

CHARLES MAURRAS

LE MONT
DE
SATURNE

CONTE
MORAL, MAGIQUE
&
POLICIER



LES 4 JEUDIS

LE MONT DE SATURNE



882

16° 1/2
10247

LE MONT DE SATURNE



A 10-10-10 10-10-10

CHARLES MAURRAS

LE MONT DE SATURNE

*Souviens-toi de la ligne de vie qui
est écrite dans ma main...*

Marie de VETSERÁ.

*Leur avenir étant dessiné ligne à ligne
Par la logique d'une influence maligne...*

Paul VERLAINE
(Poèmes Saturniens)

LES QUATRE JEUDIS
1950

33 rue Costantini
Paris.

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE : ONZE EXEMPLAIRES
SUR CHINE, NUMEROTES CHINE 1 A 8 ET H.C. I A III ;
DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR NUMERO-
TES 1 A 15 et H.C. I A III ; TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES
SUR VERGE DE HOLLANDE VAN GELDER NUMEROTES
VERGE DE HOLLANDE 1 A 30 ET H.C. I A V ; CENT-DIX
EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL DES FRERES
LAFUMA, NUMEROTES VELIN PUR FIL 1 A 100 ET
H.C. I A X ; ET HUIT CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR
ALFA NAVARRE, NUMEROTES ALFA 1 A 800 ET
H.C. I A XX.

IL A ETE TIRE EN OUTRE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR
VELIN PUR FIL RESERVE AU
CERCLE DES AMITIES FRAN-
ÇAISES. LE TOUT CONSTITUE
L'EDITION ORIGINALE.

AU CHOEUR DES OMBRES BIEN AIMÉES
DES IMAGES AMIES
ET DES FORMES HOSTILES,
NÉES DE LA VIE RÉELLE
OU PURES CRÉATURES DU RÊVE
LES UNES
D'ORES ET DÉJÀ COUVERTES PAR LA MORT,
LES AUTRES
MENACÉES PAR LE TERME COMMUN
A ELLES
QUI
ME FURENT TOUTES
PRÉSENTES
ASSISTANTES, COMPAGNES, CONSEILLÈRES
DANS MA PRISON
OU ELLES S'ALIGNAIENT SUR LE MÊME PLAN
DE L'ESPACE,
EN LA MÊME HEURE DU TEMPS



AU CHOEUR
DES IDÉES IMMORTELLLES
QUI NE ME QUITTÈRENT NON PLUS
ET QUI FIRENT
LE THEME PRINCIPAL
DE NOS COLLOQUES FAVORIS
AVEC
MON ADMIRABLE
COMPAGNON D'ARMES ET DE GEOLE,
MON VIEIL AMI TRÈS CHER
MAURICE PUJO



AUX DEUX CHOEURS RÉUNIS
QUI VOULURENT BIEN S'ASSEMBLER,
TOURNER, DANSER
GRACIEUSEMENT
AUTOUR DE MOI
POUR S'ENTENDRE REDIRE
L'HISTOIRE SATURNIENNE
AUX TROIS QUARTS RACONTÉE
JADIS,
AU JOUR TRES LOINTAIN
DE LA CLOTURE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE LA VIEILLE ANNÉE
MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-NEUF,
A CE
CHER CAMARADE
ET AMI
DISPARU DEPUIS TROP LONGTEMPS
RENÉ DE SAINT PONS



A L'ESPRIT
DE VÉRITÉ CONSTANTE
ET DE RÉALITÉ FABULEUSE
QUI A GUIDÉ
MA PENSÉE ET MA MAIN
SUR
CES FEUILLES
ÉCRITES
DU ONZIÈME AU VINGT-NEUVIÈME
JOUR
DE SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE



DANS MA CELLULE
DE LA PRISON SAINT-PAUL SAINT-JOSEPH
A LYON
OU
NI ANGLAIS
NI RUSSE
NI AMERICAIN
NI CERTES
PRO-BOCHE
MAIS
DE LA SEULE FRANCE
FRANÇAIS DE NAISSANCE ET DE COEUR,
DE RAISON ET DE VOLONTÉ
J'ÉTAIS FIER
DE PAYER
CETTE FIDÉLITÉ
AUSSI VOLONTIERS
QUE L'ON PAIERAIT L'OBOLE
AUX BARRIÈRES D'UN PARADIS

C. M.

DANS SA CLASSE
DE LA PRISON SAINT-ANTOINE
A LYON
OU
EN ANGLAIS
EN RUSS
EN AMERICAIN
EN ESPAGNOL
EN ITALIEN
EN ALLEMAND
MAIS
EN FRANCAIS DE LA BRASSE FRANCO
FRANCAIS DE NARRACOT ET DE COLO
DE RABON ET DE YONGE
TETIS IER
DE PAYER
CETTE LIBRAIRIE
AUS VOYAGERS
QUE SON PAYSAN YOROT
AUS BARBIERS EN PAROIS

C. N.

PROLOGUE

PROLOGUE

— C'est lui.

— Ce n'est pas lui.

— Je te dis que c'est lui !

— Je te dis que non...

Le concierge faisait une voix plus grosse que la concierge. Mais cette belle fille de Bourgogne vineuse avait son cri, qui valait l'autre, pour pénétrer portes, cloisons, murailles, d'un suraigu « ce n'est pas lui ». Toutes les loges des rues de Poitiers, de Verneuil, de Lille, de l'Université avaient fini par déléguer quelque représentant dans le joli petit entresol où gisait le mince cadavre contesté.

Près de la main raidie, sur les draps rosés de sang pâle, un revolver de nacre paraissait dire, un peu confus : — Voici que j'ai tué.

Mais la concierge s'expliquait.

Elle articulait :

— Ce n'est pas notre locataire. Ce n'est pas le monsieur du 20 de la rue de Poitiers. Je le connaissais bien ! Je faisais son ménage, je le raccommodais, je cirais ses petites bottines.

— Eh ! non, qu'est-ce que tu veux ! Nous n'y pouvons rien ? C'est lui, *répliquait l'obstiné.*

— Mais tu l'as bien vu comme moi, hier, quand il nous a payés. Il avait les yeux clairs, les paupières propres, les cheveux bien peignés, son air qui faisait jeune. Trente ans ? Trente-cinq ? Pas beaucoup plus. Ça, c'est un vieux, chauve, avec des yeux bordés de rouge. On l'aura déposé, ici, à la place de mon Monsieur...

— Qui, « on » ? Personne n'est entré ni monté... Pour le déposer, qui ça ?

— La cambriole...

— Pas de porte forcée, *dit-il.* La serrure intacte...

— C'est malin, quand on a la clef !

— Et Azor, tu l'oublies ? Il ne peut sentir un étranger.

— Les chiens dorment comme les gens.

— Pas lui ! Il aurait jappé.

— Il est comme les autres. Et puis, vois cette barbe... Il la portait en petite pointe très bien : la barbichette de tout le monde, il y a quinze ans. Vois sa photo de cet hiver. Ça n'a pas de rapport avec les longs poils qui coulent sur la chemise, et ces frisons, comme aux bohémiens à la foire. En voilà une qui n'est pas poussée d'hier soir !

Et les mains dans les poches de son tablier, elle n'arrêtait pas :

— Sa barbe à lui n'avait pas deux travers de doigt... Et celle-ci...

— Elle est peut-être fausse, *dit l'homme.*

— Va donc la tirer, tu verras.

Il se met en marche. Un grand diable de sergent de ville se lève pour crier les paroles sacramentelles :

— Ne touchez rien. On est allé chercher Monsieur Wladimir.

II

Ce grand nom fit une espèce de paix : du silence.

Bien qu'il en fût aux modestes fonctions de chien de commissaire (ou secrétaire du commissaire de police), Monsieur Wladimir n'était pas le premier venu au quartier Saint-Thomas d'Aquin.

Son prestige s'étendait aux Invalides et au Gros-Caillou. Actif, allant, serviable, toujours prêt aux explications claires, aux renseignements précis, il ne se faisait pas prier pour donner un conseil. Les ménagères lui savaient gré de sa complaisance autoritaire, certains bourgeois huppés s'en étaient bien trouvés, et de belles dames aussi. Il soufflait donc dans sa voilure une popularité de bon goût, comme il convient dans ces quartiers. On avait perdu son nom de famille. Le prénom distingué faisait flotter sur son berceau d'agréables pans de mystère : honnêtes bâtardises de grand-duc, d'archiduc, ou d'ambassadeur. De vieux Parisiens renseignés en souriaient avec réserve : parler n'eût fait ni bien ni plaisir à personne.

Mais enfin, il n'était pas tout à fait ignoré que le futur chien du commissaire avait été vu, fau-

bourg Saint-Honoré, dans la maison d'une haute princesse de France, en la simple qualité de valet de pied. Autant que bonne et généreuse, Madame d'X... était un esprit de vaste culture et de très haut bon sens. Le hasard avait fait qu'elle employât particulièrement Wladimir à retenir et à garder ses places aux grandes conférences dont elle ne manquait pas une : Sorbonne, Notre-Dame, Académies, Collège de France, Institut d'Action Française, elle y trouvait satisfaction pour son goût des idées, de leurs rapports, de leurs conflits.

Elle avait remarqué à plusieurs reprises, que cette perle des valets s'arrangeait pour ne jamais quitter une salle, fût-elle comble : le bras chargé de l'imperméable ou de la pelisse, il se tenait debout au fond sans perdre un mot du professeur ou du conférencier. Un jour, s'étant retournée par miracle, que vit-elle ? Son Wladimir ouvrant une bouche de four, l'œil plus grand que nature, et béant tout entier, avec une expression de félicité qui n'était point du tout d'un bête. Quand on fut de retour, elle voulut en avoir le cœur net et se mit à le questionner. Wladimir récita de bout en bout le cours auquel il venait d'assister, sans faire grâce d'une acrobatie du maître. Avait-il aussi bien compris que retenu ? Ses réponses le classèrent à l'égal de ce qu'auraient donné les philosophes mondains et les agrégés de passage dans les dîners de la princesse. Elle sauta sur son stylo : — Mon cher Préfet, écrivit-elle à Jean Chiappe, savez-vous qui nous a ramenés, hier, vous et moi, de Bergson ? Un phénomène ? non !

un prodige ? non ! un phénix ! Me voyez-vous faire ouvrir mes portières par un phénix ? Je n'aime pas qu'on laboure avec un diamant. Donc, acceptez-en le cadeau. Tirez-le d'ici, vite ! Empêchons ce coulage ! Il faut que ce garçon fasse son chemin. Prenez-le donc dans vos bureaux ! Un tour de faveur au besoin, pour qu'il y ait un peu de justice en ce triste monde !

Wladimir dut porter le poulet à Jean Chiappe, qui aimait aussi le talent et la justice. Il avait la princesse en vénération. Un interrogatoire délicat et bienveillant fit apparaître que Wladimir, ayant amorcé de bonnes études, les avait interrompues trop tôt par un gros revers de fortune. De place en place, il avait dû accepter celle qui l'obligeait à mettre ses mollets à l'air.

Après un stage favorable au cabinet personnel du préfet, les chances et les risques de la vie parisienne surent organiser pour Monsieur Wladimir de petites missions suburbaines ; ses enquêtes fort bien menées firent valoir ce qu'il avait dans l'esprit de rigoureusement déductif et logique. La veine ! disaient les uns. Et les autres : Le flair ! Que ce fût par logique, sans critique ou bonne fortune, il réussissait à passer des concours et à décrocher des grades qui permirent de le nommer dans le centre de Paris, où l'attendaient d'autres succès. Le mérite de l'homme releva des fonctions restées secondaires. Entre temps, par la protection de son officier de paix, le poète Ernest Raynaud, de l'Ecole romane, Monsieur Wladimir publia deux plaquettes de vers, d'un sentiment un peu froid ; elles valaient

par l'élégance et trahissaient l'amour des disciplines philosophiques. La bonne princesse exultait. Elle était ravie de le rencontrer quelquefois au pied de chaires fameuses, de lui sourire et de l'accueillir. Lui n'avait garde de chercher à reparaitre dans la maison où il avait servi ; cette discrétion ajoutait à sa gloire en fleur.

— Signe de tact, disait la princesse.

— De tact et d'amour-propre bien compris, disait aussi Jean Chiappe, qui tenait Monsieur Wladimir pour l'une des espérances de son personnel.

Il ajoutait :

— Je lui vois un point faible. Homme d'une seule idée. Il n'en a qu'une à la fois. Alors, c'est la cloche pneumatique. Par le vide, l'idée solitaire gonfle, et gonfle à crever. Faute de trouver des complémentaires qui l'équilibrent, cette idée fixe peut conduire à des formes de fanatisme...

— Oh ! fanatisme ! De la politique, alors ? demandait la princesse.

— Heureusement pour Wladimir, il ne fait pas de politique. Je vois un fanatisme de sentiment, d'école, de chapelle...

Et la princesse faisait taire M. Chiappe, et M. Chiappe ne demandait pas mieux, car il aimait Wladimir pour ses talents et pour ce que son ascension sociale avait d'ancien et de nouveau, encore que de plus en plus rare dans la vie moderne. Il se félicitait de la part qu'il y avait prise, et Monsieur Wladimir n'en faisait que mieux son chemin. Ivre de belle confiance, il ne laissait rien démêler de sot.

III

Dès que le chien du commissaire eut pénétré dans l'appartement, le bataillon des concierges lui rendit les honneurs : hommes de ci, femmes de là, il fut conduit processionnellement, entre deux haies, jusqu'au pied du gisant.

Ni grand, ni petit, jambé, râblé, musclé, sachant jouer de l'œil, du coude, du genou, c'était un assez beau garçon que Monsieur Wladimir, avec ce soupçon d'importance qui ne prélude pas mal à l'autorité.

Les deux chansons recommencèrent :

— C'est lui !

— Ce n'est pas lui !

Mais le concierge mâle fit son rapport en règle. Un écrivain connu, Denys Talon, locataire de l'entresol, s'était donné la mort, cette nuit, ou ce matin. S'il n'est pas mort tout de suite, l'agonie, le mal, la souffrance avaient pu altérer quelque peu ses traits. Mais, foi de gérant de l'immeuble, dont il avait la garde depuis dix ans, il ne pouvait y avoir de doute sur l'identité...

— Ce n'est pas mon avis, monsieur Wladimir, dit la femme. Eh ! regardez-moi cette barbe !

L'homme répondit posément :

— J'ai déjà dit que la barbe pouvait être fausse...

— Voyons, dit M. Wladimir, qui approcha, tira. La barbe tint.

Madame triompha :

— Tu vois bien que ce n'est pas lui !

L'homme allait répliquer on ne sait quoi. Mais voici du nouveau : Monsieur Wladimir avait légèrement soulevé le haut du corps mort ; l'on entendit un bruit clair, comme des billes roulant sur le parquet. Il se baissa et put ramasser, une à une, dix-neuf dents, à la vérité vieilles, jaunâtres, presque noires !...

Nouveau triomphe de Madame :

— Les dents de M. Talon, ça, ces chicots de vieux ? Il riait comme un petit loup. Je le sais bien ! Je le lavais, le brossais, le voyais tous les jours...

M. Wladimir demanda s'il n'y avait pas d'autres témoins. Personne ne répondit. La dispute aurait repris quand l'attention du magistrat fut détournée des contestations subalternes. Sur la table de nuit, contre l'étui de l'arme et la grande montre-réveil, se découvrait un assez fort manuscrit dont la chemise brune portait ces mots : Récit, confession, testament, écrits à main courante. Par-dessous, au milieu du premier feuillet, on lisait en grosse ronde calligraphique le titre suivant : LE MONT DE SATURNE, suivi de trois sous-titres : Le rêve, la vie, la mort, et d'épigrammes variées.

M. Wladimir se dit que la clé de l'affaire était

là, le moyen de la trouver, ou celui de la fabriquer.

Il congédia l'assistance en ajoutant qu'il allait voir cela tout seul, mais non sans prescrire au planton d'aviser le commissariat que l'enquête le retiendrait tout le jour, on n'avait pas à compter sur lui jusqu'au soir.

M. Wladimir s'assit. Il lut.

LE MONT DE SATURNE

Manuscrit de Denys TALON

PREMIERE PARTIE

LE REVE

« Fais cela ! »

EMMANUEL KANT.

« Ne fais pas ça. »,

MA VIEILLE BONNE.

ROBERT FRANK

THE REVE

FRANKLIN D. ROOSEVELT

THE LIFE OF

FRANKLIN D. ROOSEVELT

JE soussigné, Denys Talon, écrivain de prose et de vers, né à Saint-Tropez, sous les Maures, domicilié à Paris, 20, rue de Poitiers, tiens à coucher sur ces feuilles testamentaires un compte fidèle de ce que j'ai été et suis, de ce que j'ai fait et veux faire.

La pure vérité qui en sera connue, sans causer de tort à personne, n'ira pas sans utilité pour un certain nombre de mes pareils, soit qu'elle les corrige ou les améliore, soit qu'elle leur apporte de petites consolations.

Vivre, pour l'homme, c'est entrer en conflit avec la Nature, et résister, comme l'a dit Bichat, à l'ensemble des forces qui tendent à sa mort. Il s'agirait d'être plus fort qu'elles. Mais peut-on être plus fort que sa propre nature ! Et en quoi celle-ci diffère-t-elle de la nature générale, de la Vie, des Astres, du Monde ? Dans quelle mesure peut-elle la vaincre ? ou se vaincre ? Je ne me flatte pas d'avoir trouvé réponse. Cependant, voici quelque chose qui y ressemble pour mon cas.

Le lecteur est prié de ne point s'étonner de rencontrer ici, en clair langage, en toutes lettres, les noms de quelques confrères et amis connus qui

ont été mêlés à certains épisodes de cette histoire. Je n'ai rien dit que le grand bien que je pense d'eux. J'ai même essayé de racheter quelques épigrammes injustes qui appartiennent à mon passé. Cela non plus ne fait de mal à personne, et le récit pourra y gagner en solidité.

*
**

Mon nihilisme paisible, mon doux anarchisme moral fut commun à bien des hommes de ma génération, 1870 environ. Ils s'étaient comme moi séparés de la précédente. Nous trouvions derrière nous des exemples, devant nous des principes. Je ne sais pas encore comment ceci et cela fut si rapidement abandonné, ni quel cyclone l'emporta et le balaya.

La question la plus embarrassante qui pût être posée à ma vingtième année était sans conteste : — *Pourquoi fais-tu cela ? ou ne le fais-tu pas ?* Cela n'aurait pas fait le pli d'une difficulté pour nos parents. Admirablement équilibrés, leur vie se tenait ordonnée et claire, leur croyance et leurs idées concouraient à motiver de façon très simple les jugements de leur action. Esprit et cœur jouaient ensemble avec les justes amours-propres et les intérêts légitimes. Quant aux points sur lesquels le sentiment et la passion peuvent se dérégler, (un digne quant-à-soi pouvant tourner à l'égoïsme), ces risques d'erreur se trouvaient aussi marqués, non moins clairs, à leur conscience, et celle-ci veillait.

Je les revois, oui, consciencieux, mais non

conformistes, ne ressemblant en rien aux moutons de Panurge, religieux sans être dévots, bien que ma mère fût très pieuse. Croyants et pratiquants l'un et l'autre. Mon père, ancien capitaine au long cours et propriétaire terrien, elle, sa cousine germaine. Ils vivaient bien, et faisaient le bien, sans apparence d'effort ni même d'application, avec un naturel parfait, souriant chez l'une, un peu bougon chez l'autre, car il était facilement irrité par l'injustice, l'ingratitude ou la mauvaise foi. Je ne les ai jamais entendus échanger un mot aigre, ni se permettre une médisance.

Ce bonheur sérieux et solide posait, comme tout, sur des fondations matérielles sûres. Ils avaient gardé à peu près telle quelle la petite fortune des leurs, qu'ils dépensaient avec économie, mais avec charité. Suivant eux, l'ordre social devait, tant bien que mal, correspondre à un ordre moral qui le fortifiât, mais le justifiât.

Quand je n'étais pas sage, ma vieille bonne avait mandat de me menacer du violon municipal. Un jour qu'elle y insistait : — *Oui, repar-tis-je, mais j'ai quelqu'un qui me détiendra... — Tu penses à M. Guirard, dit-elle...* M. Guirard était le juge de paix du canton. Son fils était de mon âge. Nous échangeions des politesses. Il venait déjeuner à la maison le dimanche, et j'allais chez lui le jeudi. On me le donnait toujours en modèle : — *Regarde Albert ! Comme il est sage !... Albert est soigneux... Albert a du goût... Il ne se ronge pas les ongles ! Il a déjà une maîtresse de piano, quand tu ne sais pas*

ACHEVE D'IMPRIMER LE
2 JUIN 1950 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DE LA SEINE, 24, RUE
JEAN-JACQUES-ROUSSEAU
MONTREUIL (SEINE).

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

